# Être sensible (note 13)

Être sensible semble d'abord constituer une condition naturelle, partagée en commun par tous les êtres vivants. Être sensible serait ainsi être *purement* et simplement vivant, c'est-à-dire être doué d'un organisme en proie aux nécessités du monde extérieur naturel, monde auquel les êtres sensibles accèdent par leurs sens. Ainsi, les cinq sens de l'homme (vue, ouïe, odorat, goût et toucher) représentent les cinq facultés par lequel il est proprement sensible: ce sont ces mediums qui lui offrent la possibilité d'entrer en relation avec le monde. C'est pourquoi la sensibilité dont les êtres vivants sont doués est d'abord une affectivité c'est-à-dire une capacité à être mû et modifié par d'abord une affectivité c'est-à-dire une capacité à être mû et modifié par des causes extérieures, causes qui introduisent diverses perceptions dans l'être vivant. Par exemple, la mouche est douée d'affectivité puisqu'elle réagit à l'approche d'une chose qui s'apprête à entrer en contact avec elle. Entrer en relation avec le monde, ce qui constitue le premier niveau du fait d'être sensible, c'est donc également être affecté par ce dernier, si bien qu'être sensible désigne à la fois le fait de toucher et celui d'être touché, le fait de voir (pour les organismes doués de vue) et celui d'être vu. La relation au monde ne peut donc se passer d'une appartenance au monde; être sensible implique d'être également senti en même temps qu'être sentant. Mais cette sensibilité constitue la source première de toute connaissance: privé de la vue, l'aveugle est privé de se montrer toute connaissance: privé de la vue, l'aveugle est privé de se montrer insensible aux couleurs; de même la mouche, pour réagir au danger imminent, dépend du fonctionnement normal de ses sens. Pour autant, dans le sens commun, être sensible n'est pas uniquement être affecté par des causes physiques de nature biologique. L'aveugle n'est pas seulement privé de la vision des couleurs, il est insensible à l'ensemble du domaine esthétique. qui fait du visuel un objet artistique. En droit, l'aveugle est nécessairement insensible aux peintures, aux sculptures et autres productions artistiques relevant du domaine des arts visuels. Mais il reste que, même dotés de la vue, il existe des cas de figure où nous nous trouvons insensibles à telle ou telle peinture. Que signifie le fait d'être sensible, ici? Il s'agit d'être ému par un agrégat de formes et de couleurs qui font pour nous du sens. Celui qui est ainsi «touché» par la disposition de telle couleurs dans un tableau ne l'est pas en vertu d'une affection purement physique; ce qui se passe en lui est de l'ordre de l'émotion. L'émotivité qui concerne l'être sensible est un mouvement interne personnel (car il ne touche pas n'importe qui selon une causalité d'ordre physique) résultant de considérations esthétiques. Le second mode d'être sensible implique également le domaine moral, en tiques. Le second mode d'être sensible implique également le domaine moral, en tant que nous sommes capables d'être sensibles à la situation bonne ou mauvaise d'un individu. Ainsi, la capacité à se montrer sensible envers la douleur psychologique d'une personne victime d'un méfait indique l'étendue des façons d'être sensible. Mais cette étendue pose problème et porte en elle une ambiguïté qui se joue à un double niveau: d'abord, nous avons posé qu'être sensible désignait une condition naturelle, de type biologique; pourtant, être sensible peut s'inscrire dans une multitude de domaines différents: l'esthétique, la morale, mais la politique (lorsque nous parlons de *sensibilité politique*) et le savoir (*être sensible aux constructions mathématiques*, par exemple, rend plus aisément apte à avancer dans les raisonnements) sont également concernés. Ceci nous mène au second niveau: il y a multitude de sensibilités, mais Ceci nous mène au second niveau: il y a multitude de sensibilités, mais également multitude d'aptitudes sensibles. Si le fait d'être sensible se donnait à première vue comme une donnée naturelle, il admet pourtant des degrés et une disparité forte d'individu à individu: à l'insensible s'oppose l'hypersensible qui est affecté ou ému par un nombre bien supérieur de choses. Être sensible apparaît donc comme un matériau modulable sur lequel que les «campagnes de sensibilisation» menées à l'échelle collective comptent et misent. Être sensible semble ainsi être une affaire de degré: il y aurait des êtres sensibles plutôt qu'un être sensible uniforme. Cette multiplication des sensibilités complexifie la question et souligne la faiblesse d'une coupure nette entre l'insensible fermé et le sensible ouvert, l'insensible pouvant se montrer tel en matière d'esthétique et être doué d'une forte sensibilité morale. Mais, cette multiplicité foisonnante n'est-elle pas relative à l'être du sensible lui-même? Sa multiplicité parfois contradictoire dans les façons d'être sensible mène à un problème difficile: le sensible luimême, ~~baisi~~ d'un point de vue toujours particulier et intrinsèquement marqué par le changement, favorise la contradiction possible. Ensuite, être sensible, c'est, en un sens inhérent, être plus affecté qu'un autre (l'insensible étant le cas extrême) par une chose, ce qui veut possiblement dire être modifié, pris dans la force d'une illusion qui, nous rendant fortement sensibles à elle, nous rend du même coup insensible à d'autres choses plus sensées à elle, nous rend du même coup insensible à d'autres choses plus sensées et peut-être plus fondamentales! Être sensible, dans un mouvement contradictoire, est l'être plus sensible à ce qui nous affecte et insensible à d'autres choses présentes, et ce par la force même de ses affections, agissant comme un miroir déformant. Le problème est donc que, tous êtres sensibles, nous sommes portés à délimiter parfois malgré nous des domaines de sensibilité et des domaines d'insensibilité, mais que nous ne pouvons pour autant nous défaire une fois pour toutes du sensible en accédant à une sphère supérieure, car c'est alors perdre le sens de sa condition et mettre de côté le fait qu'être sensible est la condition première de notre accès au monde. Si nous embrassons pleinement notre condition d'êtres sensibles par laquelle nous nous mettons au fait du monde, nous courons le risque d'être pris dans le piège de son miroir déformant et de nous courons le risque d'être pris dans le piège de son miroir déformant et de « passer à côté » du sens du monde. Mais, de l'autre côté, si nous nous tenons à distance du sensible, nous nous rendons *par là insensibles* au monde et à notre condition première. Comment le fait d'être sensible peut-il être à la fois la marque d'une ouverture (l'accès du monde) et la source d'une illusion déformante qui est susceptible de nous rendre insensibles au sens même de ce monde? Si d'abord le fait d'être sensible constitue une condition naturelle qui nous ouvre au monde en un sens gnoséologique, moral et esthétique, le problème du conflit entre l'*hypersensible* et l'*insensible* montre ensuite que le fait d'être sensible *porte en lui la possibilité* d'être dans l'illusion ou dans l'erreur et d'être rendu insensible à la nature profonde des choses. Mais alors, enfin, ce constat risque de mener à la perte du sensible: il faut donc Mais alors, enfin, ce constat risque de mener à la perte du sensible: il faut donc considérer la sensibilité non comme une donnée naturelle mais comme un habitus qui peut être dirigé dans un sens vertueux; être sensible devient le fait de se rendre sensible au sens du monde et des choses. D'abord, être sensible désigne le fait d'être affecté et affectant en vertu d'une condition naturelle commune qui est la condition de tout accès au monde. En un sens gnoséologique, pour commencer, nous commençons à connaître lorsque les sens transmettent des informations sur le monde extérieur à notre esprit, ou faculté de connaître. C'est tout le sens de la démarche génétique qu'opère Spinoza dans la seconde partie de l'*Éthique* consacrée à l'esprit! La proposition 11 explique que notre première idée est nécessairement « l'idée d'une chose singulière, existant en acte » car, en est nécessairement l'idée d'une chose singulière existant en acte» car, en vertu de notre statut modal et non substantiel, nous avons engendrés et disposons ainsi d'un corps fini. C'est donc l'idée du corps qui constitue notre première idée, l'idée qui rapporte donc la première affection par laquelle le corps est' mû. En ce sens initial, l'esprit ne saurait se connaître de façon intrinsèque, si ce n'est par les diverses affections qui touchent les diverses parties du corps (II, 23). Être sensible apparaît ici comme un préalable nécessaire à toute connaissance: la connaissance repose sur des idées qui ne peuvent surgir de notre propre fonds (nous sommes déterminés par les causes Extérieures en ce que nous sommes un mode de la substance et non la substance elle-même), et les idées elles-mêmes sont l'expression sous l'attribut pensée des divers mouvements elles-mêmes sont l'expression sous l'attribut pensée des divers mouvements qui ont lieu dans une autre expression possible des phénomènes, l'attribut étendue. Ainsi, le sens premier du fait d'être sensible, c'est d'accéder au monde par la connaissance que nous offrent les sens. En un sens moral, ensuite, être sensible désigne le fait d'entrer en sympathie avec autrui, de se montrer sensible aux sentiments qui l'affectent en bien ou en mal. C'est en ce sens qu' Adam Smith définit, dans le chapitre 2 du premier livre de la *Théorie des sentiments moraux*, ce qu'est le sentiment d'«humanité»: il réside dans le fait d'entrer en « sympathie» lorsqu'autrui souffre d'un mal que tout un chacun juge terrible à endurer. Cette sympathie se fait ici proprement pitié, comme affection de tristesse pour un être sensible semblable à nous. Ce serait ainsi, selon tristesse pour un être sensible semblable à nous. Ce serait ainsi, selon A. Smith!, « sérieusement manquer à l'humanité » que de ne pas éprouver de la pitié pour un être souffrant et qui est marqué d'une sensibilité que nous jugeons semblable à la nôtre. S'il est par conséquent difficile d'éprouver de la pitié pour l'écrasement d'un insecte, par exemple, c'est parce qu'il nous est difficile, en imagination, de nous mettre à la place de l'insecte et d'imaginer la douleur qu'il pourrait ressentir. Etre sensible, c'est donc considérer la sensibilité première que les hommes partagent en commun et qui rend possible un travail de l'imagination consistant à se mettre à la place de l'individu affecté parce que, précisément, être sensible constitue une condition commune. Ici, être sensible constitue encore un sol originaire commun, duquel l'homme ne peut se départir et qui fait sa condition, la sympathie étant cette sensibilité morale consistant à dupliquer imaginativement les affections sensibles aux affections de l'individu duquel nous éprouvons de la pitié. Enfin, en un sens esthétique, être sensible consiste à être ouvert à la richesse phénoménale qui compose le monde. Pour devenir beau, le monde doit ainsi être saisi d'une façon différant de la pure réceptivité physique qui ainsi être saisi d'une façon différant de la pure réceptivité physique qui constituerait les affections premières chez Spinoza, il doit être saisi comme disposant d'une forme singulière qui semble disposer d'une fin. C'est ce qui fait la sensibilité au beau dans « l'analytique du beau » que Kant expose dans la *Critique de la faculté de juger* : pour être belle, la nature (particulièrement, mais aussi l'art) doit se présenter aux sens comme dotée d'une fin, cette fin réalisant une forme. Seulement, cette belle finalité n'a pas de véritable fin, puisque la forme est appréhendée par le jugement comme ne s'appliquant à aucune fin objective (*l'utilité*) ou subjective (*le plaisir*). En ce sens, nous comprenons que la sensibilité au beau est désintéressée et, par là même, supérieure à la sensibilité perceptive qui est relative aux « formes a priori de la sensibilité » (l'espace et le temps), et qui ne contient rien de a priori de la sensibilité» (l'espace et le temps), et qui ne contient rien de plus qu'une appréhension physique des sens. Nous nous trouvons ici face à une sensibilité riche, élevée à la hauteur du jugement, relevant le donné intuitif et y trouvant des formes belles douées d'une finalité sans fin. C'est alors que nous nous trouvons face à un problème : si Kant énonce que cette sensibilité esthétique est universellement atteignable et . éprouvable, il reste que, dans le cas de la sensibilité morale et de la sensibilité esthétique, nous remarquons dans les faits une grande diversité de sensibilités: il est toujours possible de « manquer à l'humanité » en ne se montrant pas sympathique envers l'individu souffrant et d'être insensible à la beauté naturelle. Inversement, et de façon plus problématique encore, l'hypersensibilité, en matière morale par exemple, exacerbe tous les comportements d'un individu et le rend plus vulnérable à tous les jugements d'autrui. Etre sensible, c'est ainsi présenter le risque de déformer la réalité au profit d'un jugement subjectif qui repose sur une perception tronquée. Si Adam Smith ne manque pas, au chapitre 1 de la *Théorie des* *sentiments moraux*, de rappeler l'origine imaginative de la sympathie qui, ayant le mérite de « conserver la société », mène toutefois dans des erreurs, qui, ayant le mérite de « conserver la société », mène toutefois dans des erreurs, lorsque par exemple nous prenons pitié pour un homme mort qui ne peut ainsi pas souffrir ! La sensibilité, si elle nous donne accès au monde, ne nous donnet-elle pas accès à un monde *subjectivement déformé* ?

Le paradoxe consiste en ce qu'être sensible, c'est accéder au monde, mais c'est en même temps y être insensible en vertu d'une sensibilité qui peut toujours prendre des formes trompeuses et illusoires. Le monde auquel l'être sensible a accès semble donc être un monde *personnel et déformé*, rendant paradoxalement insensible à l'essence des choses ! rendant paradoxalement insensible à l'essence des choses! Cela tient d'abord à la nature « spectaculaire » du sensible : les données des sens concentrent l'attention et, lorsqu'elles présentent quelque chose d'extraordinaire, empêchent d'opérer un jugement sain sur l'événement et ce qu'il convient de poursuivre. C'est le récit d'un tel spectacle aberrant que propose Augustin au chapitre 8 du livre VI des *Confessions* : son ami et disciple Alypius lui a promis de n'être définitivement converti au Dieu unique et de faire preuve de piété et de vertu. Délaissant les jeux du cirque de Carthage, il délaisse le spectacle des sens pour se faire pleinement être vertueux, en communication intellec- tuelle avec Dieu. Mais, arrivé à Rome, ses amis emmènent Alypius aux jeux de gladiateurs : pénétré dans l'arène, il jure que son esprit est *tout entier consacré* à l'amour de Dieu et que ce qu'il s'apprête à voir lui est complètement indifférent. Or, face au spectacle féroce de la joute, les voeux d'Alypius s'effacent et il tombe dans un « abîme de cruauté », une fascination intense et subite pour le déversement du sang et la blessure des corps. Le spectacle est trop intense pour qu'Alypius résiste et le saisit sans *retour possible* vers la jouissance sensible de la violence. Alypius est rattrapé par « le désir de sentir » (*libido sentiendi*) qu'Augustin explicite au livre X des *Confessions*, du fait d'une trop grande efflorescence du sensible. Ce goût pour la violence est conçu comme risqué & ~~chuter~~, Alypius étant violemment détourné du sens de la conçu comme ~~riche~~ & ~~chuter~~, "Alypius étant violemment détourné du sens de la vertu qui commande de se rendre attentif à notre union spirituelle à Dieu. La puissance du sensible s'incarne non seulement dans des événements extraordinaires comme les jeux de gladiateurs mais encore dans l'ordre commun des phénomènes, marquant régulièrement nos sensations d'affections fortes. La puissance déformante du sensible gouverne tout « l'ordre de la chair » selon Pascal qui, dans les *Pensées*, au fragment 44 (édition Lafuma), expose comment l'imagination, qui n'est autre que la faculté qui, recevant les données des sens, les modèle à sa guise, est *maîtresse de folie*, dominant la raison chez la plus grande partie des mortels. Ainsi les gouvernants du peuple, ayant compris l'importance de l'imagination dans les comportements humains, s'emploient à investir le sensible d'un ensemble de pratiques destinées à frapper à investir le sensible d'un ensemble de pratiques destinées à frapper l'imagination : apparâts, parures, costumes, bijoux, toutes les richesses sont exposées et mises en valeur pour impressionner le peuple et affirmer et affermir son autorité sur ce dernier en se montrant comme le pouvoir légitime et dominant. Les politiques tirent ainsi profit de la sensibilité commune des images et aux traces durables qu'elles forment dans un esprit. Ces marques masquent l'usurpation originaire et le caractère infondé de l'autorité (voir la pensée 60) en la présentant comme puissante et, du même coup, acceptable. Cet investissement du sensible montre qu'être sensible conduit à se laisser impressionner et dominer par notre imagination. La solution semble donc consister à ne pas se laisser happer par le pouvoir illusoire du sensible et à chercher, dans le sensible, le véritable sens pouvoir illusoire du sensible et à chercher, dans le sensible, le véritable sens des choses, leur réalité profonde. C'est le sens de la remontée à l'unité intelligible à laquelle procède Platon à la fin du *Banquet* (210a-e): partant des beaux corps, l'individu doit remonter aux ~~belles~~ formes mathématiques, puis aux belles idées et enfin à la Beauté elle-même. Par là, c'est tout le sens du sensible qui est éclairé, la beauté intelligible donnant à toutes les réalités sensibles leur essence. C'est que le sensible a le défaut d'être changeant et difforme (c'est de cela qu'il est question dans la discussion sur la « puissance du phénomène » et la critique d'un certain rapport au plaisir dans le *Protagoras*, 361d) : il présente la chose aux sens tout en l'affectant d'un certain nombre d'éléments dispensables et perturbateurs. L'accès à la beauté en elle-même offre donc le moyen d'y retrouver l'essence intime de ce qui rend les choses belles, nous y sommes ainsi « rendus sensibles » au terme d'un mouvement purificateur. Être sensible, c'est ainsi être soumis à la puissance de réalités changeantes qui tirent leur essence véritable de réalités supérieures, intelligibles. L'exemple du beau est ici véritable de réalités supérieures, intelligibles. L'exemple du beau est ici primordial, car le beau est l'idée qui, *par excellence*, affleure à même le sensible et produit un éveil susceptible de provoquer en nous un élan vers l'intelligible, de nous rendre sensible à une réalité supérieure vers laquelle tourner son attention. Le problème resurgit malgré la solution platonicienne car, à l'évidence, elle consiste à quitter le sensible ou, du moins, à le dépouiller de son étoffe propre, le sensible n'étant autre chose que ce qui s'offre aux sens. Or, dès que nous nous efforçons d'amender le sensible en montrant son pouvoir déformant, nous le quittons, la remontée platonicienne équivalant à la perte du sensible. Il s'agit pourtant bien d'être sensible: cette dimension ontologique inscrit toujours l'être dans une existence sensible qui est sa condition indé- inscrit toujours l'être dans une existence sensible qui est sa condition indépassable. Pourtant, il ne s'agit pas là d'une condition immuable, et la thèse de l'accès au monde (I) comme celle de la puissance déformante du sensible (II) présentent toutes deux le défaut d'essentialiser la sensibilité de l'être sensible. Ce faisant, l'hypersensibilité comme l'insensibilité demeurent des angles morts de l'analyse : mais ces extrêmes, ainsi que le souhait platonicien de se rendre sensible à l'intelligible, ne montrent-ils pas que l'être sensible est un être processuel, un *habitus* susceptible de recevoir des focales diverses? Par là, nous pouvons envisager la possibilité d'une sensibilité au sensible qui n'exalterait ni n'effacerait ce dernier. Être sensible, c'est enfin se rendre sensible, comme capacité pouvant se déterminer en un *habitus*, une façon particulière d'être au monde. Mais une sensibilité juste ~~au~~ du monde demande une attention. singulière. La dimension processuelle et malléable du fait d'être sensible se perçoit d'abord dans un travail de « sensibilisation », le sujet cherchant à élargir la sphère de ses affections et, ainsi, de son attention. C'est le sens des pratiques japonaises de l'enfumage que décrit Chantal Jaquet dans *Philosophie du kôdô*: par un ensemble de rituel à visée spirituelle, certaines maisons japonaises pratiquaient le « kôdô », un parcours cérémonial centré autour des brûlures d'encens. Libérant des odeurs dont les finesses n'apparaissent pas aux non initiés, les sujets de la cérémonie se sont progressivement rendus sensibles à des différences subtiles. Cet « art de l'odorat », peu fréquent en Europe, modèle ainsi des complexions humaines différentes, dont l'odorat très développé permet d'appréhender de façon affinée l'étendue des senteurs naturelles. Le travail d'appréhender de façon affinée l'étendue des senteurs naturelles. Le travail esthétique est donc en même temps gnoséologique, l'être sentant se rendant sensible à des odeurs nouvelles qui deviennent des savoirs à part entière et le fruit d'une connaissance élargie des odeurs. Le travail de sensibilisation n'a toutefois pas le mérite de modifier l'être sensible lui-même, d'en faire un individu radicalement différent des autres. C'est cette différenciation radicale de l'être sensible lui-même que Bergson essaie de penser dans le passage de l'intelligence à l'intuition et qui prend la figure de l'artiste dans Le Rire : l'artiste est cet individu que la nature a délaissé et qui jouit ainsi d'une sensibilité différente au monde. En effet, l'intelligence, qui constitue le rapport naturel de l'être humain au monde, est marquée par une « attention à la vie » (L'évolution humain au monde, est marquée par une « attention à la vie » (*L'évolution* *créatrice*) qui s'exerce sur la matière pour découper des solides géométrisés et quantifier la nature. Mais ce faisant, elle se rend insensible à la durée et au mouvement de la nature, qui se présente sous la forme de multiplicités continues et qualitatives, aveugles au regard de l'intelligence qui ne procède que par division quantitative. Or l'artiste, délaissé par l'intelligence, jouit d'un rapport intuitif au monde, voyant et sentant la durée comme un « spectre aux mille nuances » (*La pensée* *et le mouvant*, deuxième introduction), ce qui se manifeste concrètement dans une perception intensive des couleurs, à même de distinguer les différences qualitatives de chacune d'entre elles. Être sensible consiste ainsi à épouser le mouvement du sensible lui-même de façon à le sentir « de l'intérieur ». La compréhension intuitive du sensible modifie donc radicalement l'être sensible lui-même en l'ouvrant à une infinité qualitative d'un nouveau genre. C'est ainsi qu'il est possible de régler la multiplicité a priori contradictoire des sensibilités gnoséologiques, morales et esthétiques, si l'on approche l'être sensible par une compréhension intuitive. C'est en ce sens approche l'être sensible par une compréhension intuitive. C'est en ce sens que, parvenu au terme du chemin éthique, l'homme sage est, dans le scolie de la proposition 42 de la partie V de l'*Éthique*, « plus conscient de soi, des choses et de Dieu » que l'ignorant. Parvenu au troisième genre de connaissance, la science intuitive, l'homme sage comprend comment chaque chose singulière s'inscrit dans la nécessité de la substance divine, ce qui le conduit, en ne se laissant pas affecter au hasard par les causes extérieures, parce qu'il en comprend l'ordre et l'enchaînement, à développer un goût rationnel pour les plaisirs sensibles : parures, musique, jeux du corps, théâtre (IV, 45, scolie). Goût modéré mais affirmé, car plus nous comprenons les choses singulières, plus nous comprenons Dieu, ce qui implique ~~son~~ un rapport sain et libéré aux jouissances sensibles qui l'ont ~~la~~ voler intellectuelle sain et libéré aux jouissances sensibles qui l'ont la volée intellectuelle de nous faire comprendre Dieu par le moyen d'une connaissance particulière ! C'est ainsi que s'opère une sensibilisation croissante qui suppose de saisir de façon intuitive le sens immanent du sensible. C'est à ce prix que l'être se rend sensible.